

Patoux-Armand André, résistance hesdinoise

Madame Andrée Patoux-Armand, née à Hesdin le 21 novembre 1908, habite toujours Hesdin en Mai 1940, lors de l'arrivée des troupes allemandes. Elle y exerce le métier d'imprimeur, et, à ce titre, elle a travaillé avant la guerre, pour Monsieur Marcel Fréville, alors employé à la Société Béthunoise et responsable syndical, pour qui elle imprimait chaque mois un bulletin syndical.

Madame Patoux ne cache pas son aversion pour l'armée d'occupation et tout naturellement commence sa résistance dès les premiers jours de l'occupation. Elle ravitaille les prisonniers français parqués dans le marais de Grigny, puis lorsque ceux-ci sont installés à la caserne et mis à la disposition des personnes qui ont besoin d'aide pour leur travail, elle va en chercher qui s'improvisent typographes ou imprimeurs et qui, par hasard, oublient de rentrer au camp au bout de quelques jours. Madame Patoux s'est chargée de les réexpédier chez eux, avec la complicité de Monsieur Colette, pharmacien, qui procurait fausses lunettes et faux papiers, et de Monsieur Duthoit, un camionneur de Lille qui venait chaque jour à Hesdin pour apporter...des journaux allemands. Cinq ou six sont ainsi mystérieusement disparus...

Puis, en 1941, Monsieur Fréville lui demande d'imprimer un petit journal, organe de liaison du Front National, "l'indépendant". Celui ci est imprimé dans l'atelier au 15, rue Daniel Lereuil (à l'emplacement actuel de la place de l'abbé Prévost), pendant que, dans la cave de la même maison, officie Georges Antoine, venu des mines et travaillant, lui, sur une Ronéo. Les tracts sont acheminés vers le pays minier jusqu'au jour où les convoyeurs sont arrêtés dans le train qui les conduit à Béthune. Le 12 mars dans l'après-midi, André Sauvage prévient Madame Patoux de l'arrestation de Marcel Fréville.

Le soir même, deux gendarmes d'Hesdin viennent arrêter chez elle Mme Patoux (Nous étions mon frère et moi dans la cuisine, assis sur le même fauteuil, le pieds sur la porte du four de la cuisinière émaillée bleue, en train de lire une BD de l'époque "Bicot chef d'orchestre). Mme Patoux s'est expliquée avec les gendarmes qui voulaient l'emmener passer la nuit à la gendarmerie. Elle a obtenu de rester à la maison, prétextant devoir mettre notre grand-mère au courant des affaires, puisqu'elle restait seule avec nous notre père étant prisonnier de guerre. Elle a profité de cette nuit pour faire fondre dans la chaudière à lessive les caractères ayant servi à imprimer les tracts. Elle est allée aussi chez ses parents, sa soeur et chez son beau-frère, pour les prévenir de son arrestation. Puis, le 13 mars au matin, elle est allée comme promis, rejoindre les gendarmes sur quai de la gare d'Hesdin. C'étaient deux gendarmes de la brigade d'Hesdin, Messieurs Lambert et Courcol, qui ont accepté de ne lui mettre les menottes qu'en arrivant à Béthune.

Madame Patoux a été incarcérée à Béthune, en même temps que les autres membres de son réseau : Fideline, Fauquet, Monsieur Fauquet, Hélène Caron, Marcel Fréville, André Sauvage, Georges Antoine, Monsieur et Madame Dubois et leur fils, Monsieur Mariette.

André Sauvage est assez vite sorti de prison. Les autres sont passés devant un Tribunal Militaire allemand siégeant à la Mairie d'Arras. Tous ont été condamnés à mort, mais la peine des femmes a été commuée en travaux forcés à perpétuité, le 20 juin 1942. Tous les hommes ont été fusillés à la Citadelle d'Arras, le 13 juillet 1942 à 20 heures. Ensuite est venu le transfert vers la prison d'Arras, puis de Loos les Lille, Saint Gilles à Bruxelles et l'Allemagne. Maman nous disait toujours qu'elle avait eu "la chance" d'être arrêtée en 1942.... Elle n'est allée qu'en forteresse. Les personnes qui ont été arrêtées en 1943 ont été dans les camps de la mort et n'en sont pas revenues.

La première station en Allemagne fut Anrath en Rhénanie, près de Krefeld puis après un transport en train (wagons à bestiaux surchargés) et un passage à Francfort sous les bombardements, ce fut l'arrivée en Silésie à Jauer, où s'est passé le plus long de sa détention. L'uniforme est le même que celui des camps, avec un tablier de grosse toile et un fichu sur la tête. La forteresse est un ancien château fort à l'aspect menaçant. Les couvertures et les paillasses sont mouillées... le ravitaillement inexistant : un morceau de pain... de l'eau tiédasse baptisée café, des feuilles de betteraves en guise d'épinards.... La vie ne s'écoule pas que dans la forteresse. Les journées se passent au Kommando de Schweidnitz où les déportées travaillent par table de 10 avec interdiction de parler. Le sabotage est naturellement interdit, mais il arrive que le petit fer à souder mette le feu à toute la pile des pièces électriques assemblées avec patience depuis le matin.

D'autres occupations sont au programme, telles que dénouer des ficelles de moissonneuses, lesquelles ficelles sont à nouveau emmêlées le soir, découdre des vêtements sales récupérés sur les soldats allemands tués en Russie, pour récupérer le fil... qui casse et n'est pas réutilisable, et tout cela, pour Madame Patoux et ses compagnes, c'est encore une façon de résister.

Les troupes russes arrivent vers la Silésie, et il faut quitter les lieux. On rend aux déportées leurs vêtements civils, et toutes celles qui sont valides quittent Jauer fin janvier 1945. A pied, les galoches entortillées de chiffons pour ne pas glisser, et encadrées de femmes SS, les déportées prennent la route en chantant la Marseillaise. Celles qui ne peuvent pas suivre sont abattues à coup de révolver et laissées sur place. Il gèle et les nuits passées dans une briqueterie ou un hangar agricole sont pénibles. Le quignon de pain noir reçu le matin est gelé et impossible à manger... L'eau sale et à peine tiède baptisée café ne réchauffe pas. Elles arrivent à Aichach, près de Munich, où une prison civile les attend. Les déportées politiques sont alors mélangées à des prisonnières allemandes de droit commun. Les Américains arrivent en avril, et ouvrent les portes des prisons. Dès lors, les allemandes détruisent leurs dossiers afin de se faire passer pour déportées... et tout le monde est remis en cellule, jusqu'à ce que le tri puisse être effectué. La libération définitive et le retour en France, ce sera seulement le 25 mai 1945.